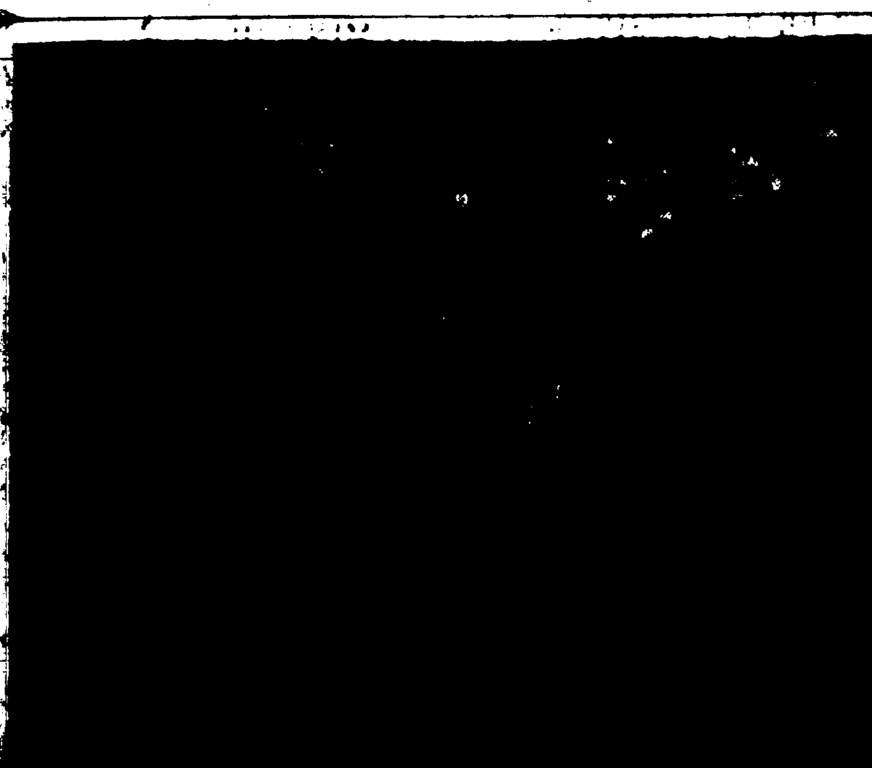

LA MAISON DE LONGFELLOW.

La maison de Longfellow, qui est le premier bâtiment en briques construit à Portland, Maine, est située au centre du quartier commerçant de la ville. C'est là que le poète a passé de nombreuses années de sa vie et a écrit la plupart de ses œuvres.

Il y a quelques années, Mme Anne Longfellow Pierce, une sœur du défunt poète, a légué la maison à la Société historique du Maine, à condition qu'elle soit conservée en sa forme actuelle, en mémoire des familles Longfellow et Wadworth, et qu'un édifice commémoratif y soit ajouté. Des efforts sont tentés en ce moment pour remplir les conditions du legs.

TEMPERATURE

Du 4 juillet 1901.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens, No 123 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi......	86	30
2 P. M.....	94	34
8 P. M......	82	28

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 4 juillet —Indications pour la Louisiane—Temps en partie couvert vendredi; ondées probables dans les parties sud et est; vents frais variables.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 809 MAIN STREET.

LES EXECUTIONS SOMMAIRES.

Voilà bien des années que nous voyons se succéder avec une fréquence lamentable avec une persistance digne d'une meilleure cause, les exécutions sommaires, soit par la corde, soit par le fer, soit par le feu, dans les Etats du Sud, et rien n'indique que les attentats contre les blancs des deux sexes tendent le moins du monde à diminuer, suivant l'attente de ceux qui se livrent à ces monstrueux actes de violence.

Il semble au contraire, se manifester une recrudescence dans les crimes contre les personnes. Le juge Lynch a fait ses preuves il a donné la mesure de ce qu'il pouvait; réduit aux yeux de tous les gens sensés, de tous les partis et de toutes les origines, à la plus irrémédiable impuissance, il est jugé et irrévocablement condamné. Il a pu, un certain temps, sous l'aveugle impulsion d'une exaspération qu'il lui était impossible de réprimer, s'illusionner sur l'efficacité des procédés qu'il employait. Aujourd'hui, l'expérience a dû l'éclairer. Toutes les exécutions auxquelles il s'est livré n'ont pas diminué les attentats et elles ont créé entre les deux races juxtaposées un état de guerre auquel le règne de la loi seul peut mettre un terme.

Comment des gens sensés en sont-ils arrivés à croire qu'ils réussiraient à forcer une classe ignorante et dévoyée à rentrer dans la légalité en en sortant eux-mêmes.

L'exaspération à laquelle ils avaient trop justement cédé, tout d'abord, ils l'ont provoquée chez leurs ennemis qui ont vu dans tous ces lynchages, non l'œuvre de la justice, mais une affaire de vengeance.

Personne, même parmi les politiciens de couleur, ne doute de la supériorité de la race blanche; mais cette supériorité ne peut et ne doit s'affirmer que par la supériorité des moyens qu'elle met en œuvre pour défendre ses droits et maintenir ses privilèges. Employer les mêmes procédés brutaux que les nègres, c'était déchoir aux yeux de ces derniers et se rabaisser à leur niveau. De là, l'état de guerre au milieu duquel toute revendication des droits avait presque disparu, pour faire place à la force.

Heureusement, la Louisiane a presque complètement échappé à ce triste conflit, grâce à la sagesse de nos gouvernants et à la modération dont ont fait preuve nos populations de la ville et des campagnes. Cette sagesse, cette modération, elles se sont manifestées ailleurs que dans la sphère politique, dans la sphère économique et industrielle, et il nous a été donné de voir nos travailleurs et nos capitalistes, après avoir engagé entr'eux un grave conflit d'intérêts, se rapprocher, se tendre la main et, à l'aide de concessions mutuelles, rétablir dans le monde troublé du travail la paix la plus profonde.

LE PROFESSEUR TAIT.

Peter Guthrie Tait, le mathématicien et physicien anglais, dont nous annonçons la mort dans nos dépêches, était né à Dalkeith le 28 avril 1831, et fit ses études aux Universités d'Edinbourg et de Cambridge. Elu membre de Peterhouse en 1852, il fut nommé en 1852 professeur de mathématiques au collège de la Reine, à Belfast.

En 1860, il fut appelé à la chaire de Physique de l'Université d'Edimbourg.

Le professeur Tait a publié un grand nombre d'ouvrages de physique mathématique et de physique générale, parmi lesquels nous citerons: "Dynamique moléculaire", Dynamics of a particle, 1856; un "Traité des quaternions", 1867, traduit en français en deux parties; "Théorie et applications", 1882, et "Géométrie des courbes et des surfaces", 1884; "Thermo-dynamique", Thermo-dynamics, 1868; "les Progrès récents de la Physique (Recent advances in physical science, 1876) ouvrage traduit en français, sur la 3me édition anglaise, sous le titre de "Conférences sur quelques uns des progrès de la physique, 1887; "Chaleur" [Heat, 1884], "Lumière" [Light, 1884]; "les Propriétés de la matière", [Properties of matter, 1885]; des "Mémoires sur les Nœuds", la "la Théorie cimétrique des gaz", la "Thermo électricité, etc.

Il a donné, en collaboration avec Sir William Thomson, un "Traité de physique" (Treatise on natural philosophy), et avec le professeur Balfour Stewart, le "Monde invisible" [the Unseen universe].

LE JARDINIER DE MEISSONIER.

Meissonier avait, dit-on, à son service un admirable jardinier, sans égal pour la greffe des arbres, la culture des fleurs, l'entretien du potager et du verger; cet homme joignait à ces talents pratiques une science merveilleuse. Doué d'une mémoire que lui aurait enviée un professeur du Muséum, il savait tous les noms les plus rébarbatifs de la nomenclature et, de quelque pays qu'on lui apportât une graine rare, il la baptisait aussitôt de son substantif latin. Les amis du peintre s'étaient souvent amusés à lui pousser des "colles" difficiles sans parvenir jamais à le mettre "a quia". Le bonhomme avait réponse à tout. Pourtant son maître s'était juré de le prendre en défaut. Un jour, donc, qu'il déjeunait avec Emile Augier, il fit venir le jardinier et, tirant de sa poche un cornet de papier gris où il avait préalablement placé quelques œufs de hareng séché: "Un tel, lui demanda-t-il le plus gravement du monde, connaissez-vous ces graines?—Fort bien, répondit le jardinier qui, sans hésitation, prononça de suite un joli nom latin. — Combien de temps faut-il pour que ça lève? —Quinze jours.—Eh bien, veuillez les semer; je serai curieux de voir cette plante-là." Quinze jours après, Emile Augier, revenu pour voir la fin de l'aventure, déjeunait de nouveau dans la villa de Meissonier. Au dessert, le jardinier parut: "Si ces Messieurs, dit-il, veulent prendre la peine de passer au jardin, les graines ont levé. — Celle-là est forte!" s'écria Meissonier. Et, sans achever leur repas, les deux amis suivirent le jardinier. Arrivé près de la plate bande, celui ci souleva avec précaution une cloche de verre; l'artiste et l'écrivain se penchèrent curieux, puis se relevèrent en riant aux éclats: de la terre soigneusement arrosée et fumée sortaient, alignés sur deux rangs, douze museaux de harengs saurs.

LA DATE D'UN CULTE.

Sait-on d'où date le culte de l'empereur Guillaume Ier pour le bleuet, qui fût sa fleur préférée?

Lorsqu'en 1807, après Friedland, la reine Louise de Prusse, la mère du futur empereur, fuyait devant les armées françaises victorieuses, une roue se détacha en rase campagne. La reine dut descendre avec ses deux enfants, pour donner le temps de remettre l'équipage en état de voyager. Le cadet, qui devait être, soixante-quatorze ans plus tard, le premier empereur allemand, pleurait et avait faim; mais dans la précipitation on avait oublié d'emporter des provisions de bouche. La reine pour faire diversion, s'avança dans un champ de blé qui bordait la route et se mit à cueillir des bleuets: ses enfants firent de même, et bientôt elle en eut un gros bouquet dont elle tressa une couronne qu'elle posa sur la tête de son fils aîné. Serait-ce la seule couronne que son fils dût jamais porter? Les victoires foudroyantes de Napoléon le donnaient à croire. Le jeune prince Guillaume se jeta au cou de sa mère et l'embrassa.

La plupart des hommes qui ont laissé un nom dans l'histoire ont eu, d'ailleurs, leur fleur préférée. Le grand Condé et un autre général—un de nos contemporains celui-là—aimait les œillets; l'empereur Napoléon III, les violettes, etc., etc.

Le Père Chocolat et Sarcey

Il y avait au quartier Latin un gargotier célèbre, le père Chocolat, très aimé de ses clients des Ecoles, encore qu'il fût royaliste fervent, autant que farouchement intransigeant,

Mais il était le vivant sosie de Francisque Sarcey. Même barbe, même lunettes, même carrure, même bedon.... C'était, en le voyant, une infaillible exclamation:

— Tiens, Sarcey!

Un soir, le fameux journaliste allait assister à une représentation extraordinaire dans quelque théâtricule de la rive gauche; il lui prit fantaisie de faire connaissance avec son sosie et il lui offrit de partager sa loge....

Sarcey et ses amis arrivèrent au théâtre. On les installa avec force salamaleck, quand, tout à coup, les gens du contrôle, ahuris, virent arriver, bedonnant et souriant, ce même Sarcey qu'ils venaient d'installer eux-mêmes, et qui présentait le coupon de la même loge. Ils l'accompagnèrent de nouveau, marchant comme des somnambules, croyant à un cauchemar.

Mais, dans la salle, ce fut un vrai trouble. Le public, stupéfié, vit dans la loge, l'un derrière l'autre, avec la même barbe et les mêmes lunettes, deux Sarceys identiques, à ne plus savoir lequel était le vrai. On parlait de miracle, de spiritisme, de fantasmagorie, et l'on oubliait d'écouter la pièce.

Si bien que le pauvre Paul Arène, qui venait d'avoir quelques démêlés avec le critique du "Temps", et qui assistait à ce spectacle de rive gauche, s'en allait gesticulant dans les couloirs:

—Ah! zut alors! Le voilà double!

NOTRE AVENIR EST SUR LES FLOTS.

Paris, 23 juin,

Ce n'est point par hasard que l'empereur d'Allemagne a jadis prononcé cette parole qu'il vient de répéter. Elle semble exprimer la pensée maitresse de ces dernières années. Par tous les moyens, de tout le poids de son influence personnelle et de son impériale autorité, il ne cesse de peser sur l'Allemagne pour la pousser vers la mer. Hier encore, il présidait un diner à bord du yacht à vapeur "Prinzessin Victoria-Luise". L'occasion, c'étaient des régates instituées par lui-même pour disputer un prix offert par lui. Il y a dit, parlant non seulement de cette marine de guerre qui lui tient tant à cœur et où son troisième fils vient d'entrer, mais de la navigation de commerce, voire de plaisance: "Je veillerai à ce que notre flotte conserve sa place au soleil ...., afin que les rayons du soleil fécondent notre commerce au dehors, notre industrie et notre agriculture à l'intérieur....., car notre avenir est sur les flots".

Si l'empereur allemand fut le premier à employer cette formule sonore, s'il est le plus ardent à poursuivre ce but, il n'est pas le seul parmi les chefs d'Etat. Il est déjà digne de remarque qu'il trouve, au milieu de son énorme labeur quotidien, le temps de ne point manquer un lancement de cuirassé; du moins n'a-t-il que peu de distance à parcourir pour se rendre à ses chantiers de construction. Mais nous avons vu le président des Etats-Unis se croire obligé, malgré la maladie de Mme McKinley, de traverser de New York à San Francisco, l'immensité d'un continent pour présider à la mise à l'eau de l'"Ohio" marquant ainsi de quelle importance est aux yeux des Américains, la poussée maritime qui doit répandre leur influence sur le monde.

Tout récemment encore, le roi d'Italie assistait solennellement au lancement de la "Regina Margherita". Partout la même idée se fait jour. Même les peuples qui sont astreints à une stricte économie veulent au moins mettre au service de leur marine l'appareil de leur majesté gouvernementale, et lui donner en sollicitude évidente ce qu'ils sont obligés de lui refuser en crédits.

Il n'y a que chez nous. Notre flotte nous coûte très cher, et peut être croyons-nous avoir assez fait en payant, ou bien doutons nous de l'efficacité de nos pompes officielles... Nous lançons des bateaux, nous armons des escadres, mais les pouvoirs publics ne se dérangent point. La politique a d'autres exigences, de plus profitables perspectives à offrir aux électeurs.

Les animaux sauvages aux Indes.

Les fauves causent toujours aux Indes un grand nombre de morts humaines.

En 1899, 2,966 hommes ont succombé aux attaques des fauves. C'est le chiffre le plus bas qui ait encore été atteint. Il était de 4,283 en 1897.

Les tigres ont occasionné 899 morts, les loups 327; les autres victimes doivent leur mort à la férocité des ours, éléphants, hyènes, chacals et crocodiles.

Les décès par suite des morsures de serpents sont beaucoup plus considérables, on en a compté 24,621 pour l'année 1899. Près de 90,000 têtes de bétail ont été dévorées par des animaux sauvages, et il faut ajouter une perte d'une dizaine de mille par les serpents.

Les autorités s'efforcent de faire disparaître ces terribles ennemis et distribuent des primes à la destruction. En 1899, 94,548 serpents ont été ainsi tués et 18,887 fauves.

L'ESPRIT DES AUTRES

On cause, entre voisins, du charbonnier du coin, sur la boutique duquel on lit: "Fermé pour cause de décès."

—Qui donc a-t-il perdu?

—Sa belle mère.

—C'est maintenant que charbonnier sera maître chez lui!

Le vicomte a jeté son dévolu sur le fort sac d'une fille de riches commerçants. Sa tante pousse les hauts cris.

—Fi, monsieur.... Un Castel-Déplumé, épouser une demoiselle Durand! Quelle mésalliance!

Le neveu, en train d'endosser son costume de chauffeur:

—Bah! ma tante, avec la locomotion moderne, les distances ne sont-elles pas supprimées?

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

DEPECHES Télégraphiques

DETAILS DU VOL.

Presse Associée—

St Paul, Minn, 4 juillet— Une dépêche spéciale de Helena, Mont, dit:

On apprend que les trois hommes masqués qui ont dévalisé hier les coffres forts de l'express sur le train du Great Northern près de Malta, Mont., ont pris plus de $40,000 en argent, outre les sécurités.

La compagnie du Great Northern Express a offert une récompense de $5000 pour l'arrestation et la preuve de culpabilité des bandits. Un "posse" organisé à Warner a été mis à leur poursuite, mais aux dernières nouvelles ils avaient échappé aux poursuivants et aucune trace d'eux ne pouvait être obtenue.

Les passagers n'ont pas été molestés par les voleurs qui n'ont pénétré dans aucun des cars à passagers. Néanmoins ceux ci ont tous été bien effrayés.

L'auditeur Douglas et le serre-frein Blake ont été transportés à l'hôpital Columbus à l'arrivée du train à Great Falls.

MEURTRE ET SUICIDE.

Presse Associée

Columbus, Ohio, 4 juillet—Thomas Spalding a été tué aujourd'hui par Albert Johnson, qui s'est ensuite fait sauter la tête avec une carabine Krag Jorgensen, aux casernes des Etats-Unis en cette ville.

Les hommes étaient sergents dans le service général des recrues.

Ils étaient tous deux seuls dans leur quartier à la garnison au moment de la tragédie.

Johnson était mort et Spolding se mourait quand plusieurs personnes attirées par les détonations sont accourues. D'après l'histoire racontée aux casernes, Johnson a délibérément tué son camarade comme solution d'une discussion dans laquelle ils étaient engagés. Spolding était assis sur une chaise au milieu de la chambre quand le meurtrier, saisissant une carabine placée là, fit feu sur lui, la balle pénétrant dans le cœur de la victime. Johnson s'avança alors vers la porte d'un grand cabinet et s'asseyant mit le canon du fusil dans sa bouche et lâcha la détente.

Johnson était un résident de l'Indiana et était dans l'armée depuis dix ans. Spalding était natif de Louisville, Ky., et servait comme soldat depuis dix huit ans. Il avait épousé depuis un an une jeune fille de Columbus.

Il existait un grief entre les hommes et hier soir les deux avaient bu. On raconte aux casernes qu'ils se querellaient au moment de la tragédie, et que le nom d'une femme était mêlé à la dispute.

CHAQUE VERRE A VIN DE VIN MARIANI EST UNE DOSE DE VIGUEUR ET DE SANTE Tous les Pharmaciens dans le Monde Entier.

L'Ile de Fernando-Po.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 4 juillet—Le correspondant de la Presse Associée apprend de source autorisée que l'Allemagne a obtenu de l'Espagne l'option pour l'achat de l'Ile de Fernando-Po, qui est située en face des Cameroons.

Une compagnie sera formée à Berlin pour la colonisation de cette île.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont comme droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE:

L'Abeille de la N. O.

No 39 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

QUATRIEME PARTIE.

I

Suite.

—Hélas non! soupira Camille.

—Cependant une telle alliance serait inespérée.

—Je ne m'en suis pas dissimulé les avantages. Mais, ce qui me trouble et me fait hésiter, c'est que je ne parviens pas à comprendre pourquoi la comtesse, que nous avons toujours vue si fière de ses privilèges de caste, encouragerait son fils à rechercher une fille de la bourgeoisie, alors que dans son monde tant de riches héritières lui tendent les bras, et je me demande si elle sait ce qu'il veut et ce qu'il fait. Si elle ne le sait pas, on peut craindre qu'elle ne refuse son consentement, et si elle sait, reste à découvrir pour quels motifs elle borne à un mariage aussi modeste les ambitions que nécessairement elle nourrit pour son fils.

—Tu oublies qu'elle veut le pousser dans la carrière diplomatique, objecta Flamarin. Elle a pu se dire qu'en le mariant à la fille d'un homme tel que moi, d'un ministre des affaires étrangères, elle lui ouvrirait un brillant avenir.

—Il faut ajouter, intervint Mme Flamarin que ce jeune homme a fait déjà beaucoup de sottises, et qu'il n'est peut être pas très aisé de le marier dans son monde.

—Je juge comme vous, mes chers parents, reprit Camille. C'est ce qui vous explique mes hésitations. Et puis, pour être sincère, je vous avouerai que M. de Marcillac ne m'inspire pas cette confiance absolue qu'une femme doit avoir dans l'homme dont elle accepte de porter le nom. Il est charmant, cela est vrai, et tout en lui est pour séduire quand on ne l'examine qu'à la surface. Mais pour peu qu'on creuse, on découvre tant de mobilité, tant de préoccupations vaniteuses et futiles, un tel affaiblissement du sens moral. Enfin, et quoiqu'il me plaise, je serais bien embarrassée s'il demandait ma main.

Flamarin ne put contenir ses protestations.

—Tu es trop difficile, mon enfant, et trop sévère aussi. Parbleu, je sais comme toi que ce jeune homme n'est pas la perfection et qu'il a beaucoup de défauts. Mais par combien de qualités ne les rachète-t-il pas! Depuis plusieurs mois, je le pratique, je l'étudie et j'ai constaté qu'il se corrige de jour en jour.

—Je suis tentée de le croire, déclara Camille rêveuse.

—Voilà déjà de quoi nous rassurer pour l'avenir, poursuivit Flamarin, et on peut espérer que livré à ton influence, ma chère petite, il serait bien vite devenu tel qu'il doit être.

—Oui, on peut l'espérer. Mais il reste toujours un grand doute, et le doute, mon père chéri, est destructeur de toute félicité. Pour moi, si je ne pouvais avoir dans mon mari une confiance aveugle, je serais la plus malheureuse des femmes.

Elle lança ces mots avec un accent de conviction qui révélait sa sincérité.

Flamarin eut un haussement d'épaules.

—Et c'est une crainte que pour ma part je juge sans fondement qui te ferait répondre négativement à une recherche cependant bien flatteuse! s'écria-t-il

—Elle a raison, dit alors Mme Flamarin, se jetant dans le débat. Ce qu'elle pense, je le pense. En dépit de tous ses agréments, M. de Marcillac ne me revient pas et je déclare tout net que ce n'est pas le gendre qu'il nous faut.

—Oh! toi, c'est l'oiseau bleu qu'il te faudrait.

—L'oiseau bleu, non. Ce que je souhaite à notre fille, c'est un brave homme comme toi, mon ami, droit, franc, laborieux, né dans le même milieu que nous ou tout au moins dans un milieu pareil au nôtre et par qui nous serions sûrs de n'être jamais dédaignés et humiliés.... tiens, ton chef de cabinet, par exemple.

—Herbalie! Oui! tu me l'as déjà nommé. C'est ton idole. Malheureusement, il ne nous a pas demandé notre fille et je ne peux la lui jeter à la tête.

—M. de Marcillac ne m'a pas demandée non plus, fit Camille.

—Sans doute. Mais, il tourne autour de toi, tu le reconnais, et comme je ne saurais admettre qu'ayant pris une telle attitude, il persévère dans son silence, je ne tarderai pas à provoquer des explications, s'il ne les provoque lui-même. C'est absolument necessaire. Je ne veux pas qu'on jase sur nous.

—Attendez encore, mon père, supplia Camille. A quoi bon le mettre en demeure de se déclarer dès à présent puisque je ne saurais que lui répondre?

—Enfin, tu ne me feras pas croire que si Mme de Marcillac venait nous annoncer que son fils s'est épris de toi et qu'elle te veut pour bru tu dirais non!

Il y avait dans ces paroles de l'impatience et de dépit. Camille ne s'en émut pas et très posément elle répondit:

—Je ne dirais pas non tout de suite; mais je ne dirais pas oui. Je demanderais à réfléchir, car véritablement je ne suis pas en état de me prononcer.

Cette déclaration mit le comble à la mauvaise humeur de Flamarin et sans doute elle eût revêtu des formes acerbes s'il ne se fût hâté de quitter le salon pour éviter de s'emporter contre sa fille dont il ne comprenait pas la résistance.

Quand il fut parti, Camille dit à sa mère:

—Le voilà furieux. Je ne peux cependant, pour lui faire plaisir, m'engager à épouser un homme que je n'aimerais pas.

—Son humeur tombera, observa Mme Flamarin d'un ton de calme qui contrastait avec l'irritabilité dont son mari venait de faire preuve. A la réflexion, il sera frappé par tes raisons et comprendra que M. de Marcillac n'est pas un mari pour toi.

Camille trouvait un peu excessive l'affirmation de sa mère.

—Cela, nous n'en savons rien, maman, fit-elle, et c'est même pour ce motif que nous devons nous donner le temps de voir, d'examiner et de juger.

—Reconnais au moins que ces précautions bien légitimes seraient inutiles s'il s'agissait d'un autre homme que cet écervelé de vicomte, de M. Herbalie, par exemple.

En entendant ce nom, Camille qui se tenait près de sa mère s'agenouilla devant elle sur le tapis et lui prenant les mains, les yeux dans ses yeux, elle lui dit:

—C'est l'homme de votre choix, M. Herbalie, n'est-ce pas, maman?

—Pourquoi le tairais-je? Je le tiens pour un être rare, un cœur délicat et je voudrais que celui que tu épouseras lui ressemblât ou, ce qui serait mieux encore, qu'il devint lui-même ton mari. Te déplait-il?

—Non, il ne me déplait pas, et quand je le compare à M. de Marcillac, je suis bien obligée de confesser qu'au point de vue intellectuel et moral il le dépasse de cent coudées. Mais quels sont ses projets? M'aime-t-il? Pense-t-il à moi? Il est si discret, si réservé, il parle si peu de lui et se met si rarement en cause.... Je n'ai pu que soupçonner ses intentions....

—Si elles sont ce que je crois, et s'il en faisait l'aveu, en serais-tu heureuse?

—J'en serais flattée, répondit Camille.

—Et que répondrais-tu?

Elle devint pensive; puis se relevant, elle acheva:

—Vous m'en demandez trop, ma chérie.

J'interrogerai mon cœur. Mais je ne puis dire aujourd'hui en faveur de qui il déciderait.

Mme Flamarin poussa un soupir. Elle eût voulu une réponse plus précise, plus décisive et surtout plus favorable à ses vues. Mais comme après tout, l'indécision de sa fille témoignait d'une louable prudence, elle n'essaya pas de la combattre.

—Attendons, dit-elle, et puisse le ciel t'éclairer si tu es obligée de choisir.

La perspective d'une attente prolongée ne déplaisait pas à Camille. A la suite de cet entretien elle eut quelque satisfaction à penser que ses parents acceptaient aussi volontiers qu'elle-même la situation en laquelle elle se trouvait. Mais il n'en était rien, et peu de jours après, son père lui dit:

—J'ai réfléchi et je me suis convaincu que c'est mon devoir de mettre M. de Marcillac en demeure de se prononcer ou de s'éloigner de toi. Il ne saurait me convenir qu'il continue à te faire la cour sans avouer dans quel but il te la fait. Si cela ne